

Une pareille idée du signe n'est pas si tranchée qu'elle ne puisse offrir double figure : de méfiance à l'égard des mots isolés. Car ces mots ne se suffisent pas, mais la pensée, que l'on découvre sous eux, est seule raison d'être et source de leur sens. Hors de cette pensée, ils nous peuvent abuser : « Ce ne sont là, dit-on, que des mots... », ou : « réfléchir avant de parler ».

et figure de confiance pourtant, aussitôt que l'on a réuni la pensée au mot. Il semble alors que chaque mot se puisse éclairer de cette pensée; (il n'en est pas d'irréductible : l'on a peine ainsi à supposer une phrase qui ne voudrait rien dire du tout). Ou bien, à l'inverse, que toute pensée possède son mot. « Cherchez le mot propre », conseillent les critiques, et : « Tout peut se dire ».

Cette façon de voir entraîne quelque obscurité. Si le mot est apparence, l'idée réalité, il devient délicat d'expliquer que cette idée parfois suive le mot, sorte de lui, le traduise. Cilia, qui tâche à expliquer au médecin le mal dont souffre son enfant, à mesure qu'elle parle découvre sa crainte véritable, et s'étonne d'elle-même. Ou bien Atys, lorsqu'il est parvenu à dire à Chryse : « Alors tu as menti », chacun d'eux recompose à partir d'un mot sa réelle pensée. Leur idée est signe ici de ce mot, et manière de le partager, loin que le mot le soit de l'idée. (De tel poète encore, nous savons qu'il est d'abord jeté parmi les mots, les presse, les épie, les attend).